

HOMMAGE DU PROFESSEUR PIERRE BETOULIERES

Par

Thierry Lavabre-Bertrand
(*Discours de réception académique*)



**ACADEMIE DES
SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER**

2007

Site WEB: <http://www.biu-montpellier.fr/academie>

Séance du 01/10/2007, Bulletin n°38, pp. 395-403 (édition 2008)

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames et Messieurs de l'Académie,
Mesdames et Messieurs,

Un samedi après-midi d'octobre 1979, un jeune interne des hôpitaux accompagnant son *patron* poussait timidement la porte de ce que l'on appelait alors le petit amphithéâtre de médecine légale, à quelques mètres d'ici. Il venait assister à sa première réunion de la Société montpelliéraine d'histoire de la médecine. L'assistance était maigre. Notre jeune interne était bien sûr cordialement reçu, mais de façon singulièrement chaleureuse et attentive par un homme de petite taille, visiblement ravi de voir enfin s'ébaucher la relève. Une relation de sympathie réciproque, discrète mais bien réelle, allait naître et se développer au fil des mois, faite comme il se doit de bienveillance d'une part, de déférence de l'autre.

Aujourd'hui le jeune interne a ...mûri. Il a gagné quelques galons et perdu quelques cheveux, selon ces lois subtiles d'équilibre qui régissent tous les phénomènes biologiques. Introduit devant votre docte aréopage, il ne voit plus l'aîné venir lui souhaiter la bienvenue. Tout au contraire incombe-t-il à notre éternel...pardon ! Immortel (c'est à la fois plus modeste et plus académique) à notre immortel néophyte, donc, de vous conter en mots choisis et si possible spirituels (dans tous les sens du terme), ce que furent la vie et l'œuvre de cet homme. Mais avant que de procéder à ce redoutable exercice, la civilité puérile et honnête lui impose un autre devoir : celui de vous dire sans détours l'un des mots les plus simples et les plus beaux de la langue française : *merci*. Oui, merci, mesdames et messieurs, du grand honneur que vous m'avez fait en m'appelant parmi vous, honneur qui est aussi bonheur. Le temps qui s'est écoulé depuis que vous avez fait ce choix m'a permis de mieux sentir le prix de la grâce que vous m'avez faite. C'est à dessein que j'emploie ce mot de grâce : comme le Dieu des jansénistes, *mutatis mutandis* naturellement, vous réservez au petit nombre de vos élus le privilège d'apprécier pleinement ce que vous êtes. Oserai-je vous l'avouer ? Vous me plongez chaque lundi dans un débat cornélien. Quel contraste en effet entre l'agitation, la

superficialité, l'agressivité parfois qui sont le lot des vies professionnelles d'aujourd'hui et la sérénité, la ponctualité et le sens l'écoute qui président à vos travaux ! Oui, à être des vôtres, j'éprouve à la fois grand honneur et grand bonheur. Je n'oublie pas que comme toute grâce, celle-ci fut gratuite et imméritée. Mais je n'en ai pas trop honte, me souvenant de ce qu'en des circonstances analogues le jeune Montesquieu disait à l'Académie des sciences de Bordeaux : «soit que vous m'ayez fait justice, soit que j'aie séduit mes juges, je suis également content de moi-même : le public va s'aveugler sur votre choix ; il ne regardera plus sur ma tête que les mains savantes qui me couronnent ».

Chaque bienfait reçu devrait nous faire souvenir de tous ceux qui l'ont précédé. Je n'ose imaginer quant à moi à quel point la liste serait longue ! Mais je tiens à associer plus particulièrement quelques personnes à la gratitude que je vous exprime : ma famille et en premier lieu mes parents et mes tout proches, sans oublier « les voix chères qui se sont tues » pour reprendre la douce musique de Verlaine et tout particulièrement l'aïeule à qui je dois tant, les amis dont nombre siègent aujourd'hui dans cet amphithéâtre, et des personnalités qui ont plus particulièrement marqué ma vie professionnelle, ce qui n'exclut pas bien sûr les sentiments. Je souhaiterais mentionner trois rencontres qui me furent capitales : ma rencontre avec vous, Monsieur (Izarn), alors que jeune étudiant je cherchais ma voie en médecine : vous m'avez fait découvrir cette magnifique discipline qu'est l'Hématologie, que j'ai pu ensuite exercer au contact notamment des Professeurs Navarro et Emberger ; ma rencontre avec le Professeur André Mandin, qui était, certains s'en doutent, le patron que j'accompagnais au début de ce discours et qui m'a fait comprendre avec sa fougue bien connue les fondamentaux de la médecine et de son histoire ; ma rencontre enfin avec le Professeur Jean Paul Bureau, qui m'a permis d'épanouir ma vocation universitaire et qui m'a remis la direction d'une équipe à laquelle je souhaite aussi dire en ce jour ma reconnaissance. Je ne saurais enfin omettre une autre rencontre : celle de cette Ecole, et de son patrimoine intellectuel et matériel. C'est sous ses auspices, je vous le disais il y a un instant, que j'ai fait la connaissance de celui auquel je succède parmi vous. Je crois vous avoir fait comprendre que je ne le haïssais point. Ce disant, je me rends compte que je vous dois encore un remerciement : en me donnant un tel prédécesseur, vous m'avez épargné d'avoir à vous lire un éloge de convention...ou un éloge contraint ! Rassurez-vous donc : je ne referai pas ce que Paul Valéry fit à Anatole France le jour qu'il s'asseyait dans son fauteuil : prononcer son éloge académique sans même daigner citer son nom !

Pierre Bétoulières est né le 28 juin 1907 à Valence d'Agen, dans le Tarn et Garonne de Jean-Théodore Bétoulières et de Jeanne Alazard. Ceci se passait il y a tout juste cent ans. Les successions académiques, monarchiques ou épiscopales ménagent ainsi parfois des liens en quelque sorte physiques avec un autre âge, ici la France de M. Fallières et l'Europe de François-Joseph, de Guillaume II et d'Alphonse XIII. Son père gérait une entreprise familiale de minoterie. La famille était anciennement implantée dans le canton, et l'enfant, ainsi que son frère cadet, futur chirurgien à Decazeville, accomplit son cursus scolaire à l'institution St Théodard de Montauban, couronné par un baccalauréat latin-sciences-mathématiques en 1925. C'est le moment de choisir une carrière : le jeune homme s'oriente vers la médecine et décide d'en entreprendre l'étude à Montpellier. J'aurais l'occasion de vous redire la grande discrétion de Pierre Bétoulières, qui n'aide pas à saisir les motifs de sa vocation. En ce qui concerne le choix de Montpellier, qui n'était pas le plus logique à première vue, une explication au moins plausible n'est pas difficile à trouver : il était cousin d'un personnage qui allait prendre une grande place dans son orientation future, comme dans l'Ecole montpelliéraine de ce temps, je veux parler du Professeur Paul Lamarque. Comme c'était la règle à l'époque, Pierre Bétoulières commence par une année préparatoire, le PCN, en 1926. C'était une authentique propédeutique scientifique, bien plus profonde et vraisemblablement

féconde que le bachotage stérile imposé aujourd'hui en première année de médecine ! Tout en entamant ensuite le cours des études médicales proprement dites, notre jeune étudiant, comme nombre de ses collègues d'esprit curieux, et sans doute non sans arrière-pensées quant à l'avenir, complète sa formation par des certificats de licence de sciences et notamment un certificat de mathématiques générales en 1927. Vient vite l'âge des concours. Ah, les concours ! Je ne résiste au plaisir de vous citer ce qu'en écrit Paul Valéry : « Le système des concours rapetisse l'esprit. La compétition dans l'enceinte d'un « programme », et la croyance à la valeur du résultat font des perfections médiocristimes ». Cette appréciation sanglante semble, hélas !, s'appliquer parfaitement aux deux concours qui encadrent aujourd'hui les études de médecine, mais non, à mon avis, à ceux dont il s'agit ici, dont la nature était totalement différente. Qu'était en effet le concours d'internat, du moins celui que j'ai encore connu ? Un moyen de sélection selon trois niveaux d'exigence. Le premier, et c'est bien logique, était la connaissance de la médecine elle-même dans ses différents aspects, cliniques et fondamentaux. C'était le moment privilégié de la vie où l'étudiant pouvait estimer posséder sinon toute la médecine, du moins son esprit, au sens où Montesquieu avait envisagé celui des lois : on choisissait ainsi de robustes praticiens, qui pourraient éventuellement pousser ensuite bien plus avant leur compétence dans une spécialité. Le deuxième niveau était l'aptitude à exposer, à bâtir une question : rien d'étonnant à ce que l'on ait retrouvé parmi les élus des enseignants remarquables, tant en cours magistral que dans les groupes plus restreints qu'étaient les conférences d'internat. Le troisième niveau était beaucoup plus indéfinissable : c'était la prime souvent décisive donnée à la métaphore élégante, éclairante et inattendue, à l'aphorisme, au sens hippocratique du terme, enchâssant une vérité dans une formule prête à être gravée, sinon dans le marbre, du moins dans la mémoire de l'auditeur, à l'allusion faisant pressentir une culture humaniste d'autant plus vaste qu'elle savait se montrer discrète : c'était au fond, et pourquoi pas ? sélectionner de brillants futurs académiciens ! Pierre Bétoulières ne démérite pas. Major du concours d'externat en 1928, il réussit à l'internat en 1930 dans une promotion qui compte entre autres le futur professeur Robert Lafon.

L'internat achevé, vient le temps de la thèse, qu'il soutient en 1934 et qui est intitulée *Contribution radiologique à l'étude de l'œsophage normal*. Le jury en est présidé par le Professeur Terracol titulaire de la chaire d'ORL et comprend les Professeurs Massabau, Roux (agrégé), et bien sûr Paul Lamarque, à qui elle est dédiée. Il s'agit d'une étude multiparamétrique pourrait-on dire, confrontant en permanence l'anatomie, l'exploration radiologique statique et dynamique et la physiologie. La thèse sera primée.

Que faire maintenant ? L'influence de Paul Lamarque se fait naturellement sentir : Pierre Bétoulières devient Chef de laboratoire d'Electro-radiologie à la Faculté en 1935, alors qu'il était déjà chargé des mesures physiques au centre régional anti-cancéreux de Montpellier depuis 1928. Il collabore donc étroitement avec Paul Lamarque à la Faculté, mais aussi dans le cabinet privé qu'ils ouvrent rue Boussairolles et dans lequel il continuera à exercer à temps partiel jusqu'à 1965 environ. C'est ici le lieu d'envisager les rapports entre les deux hommes. On pourrait craindre devant une telle carrière qui s'esquisse qu'elle soit un exemple d'un népotisme bien classique, notamment en médecine. Pas du tout. La personnalité de chacun est bien trempée. Les relations sont très cordiales, mais ne sont pas extrêmement familières. Chacun garde son autonomie, et Pierre Bétoulières a à chaque étape à faire ses preuves. Il faut dire aussi qu'ils sont complémentaires l'un de l'autre : Paul Lamarque est passionné par les aspects fondamentaux avec un grand sens pratique (ne se plaît-il pas à dire que tout radiologiste « devrait commencer par construire un tube à rayons X à partir de verre et de métal » ?), il est visionnaire et administrateur né ; Pierre Bétoulières est beaucoup plus clinicien : familier des différents chapitres de pathologie, et notamment de pathologie cancéreuse, il sait magistralement insérer la radiologie dans la démarche diagnostique, comme il sait prendre en charge de façon très humaine le malade en cours de radiothérapie. Les deux

hommes se complètent donc parfaitement, ce qui explique la durée et la fécondité de leur collaboration.

Où en était la radiologie montpelliéraine, au moment qui nous occupe ? Son histoire nous est connue entre autres par les travaux mêmes de Pierre Bétoulières, qui publie en 1961 un article sur *les débuts de la radiologie à Montpellier*, paru dans *Monspeliensis Hippocrates* et plus tard un autre article de la revue *Iconophile* sur la radiologie à Montpellier aux environs de 1930. Wilhelm Röntgen, professeur de physique à l'Université de Würzburg publie à la Société de physique médicale de cette ville le 28 décembre 1895 son travail originel décrivant pour la première fois les rayons X. En quelques semaines, le travail est connu dans toute l'Europe, reproduit et complété. Parmi les pionniers qui ont compris d'emblée l'importance des nouveaux rayons figurent deux montpelliérains : le professeur de Physique médicale, Armand Imbert, et son agrégé, Henri-Jules Bertin-Sans, que Pierre Bétoulières a personnellement connu. Ils publient dans les six premiers mois de 1896 une avalanche de publications proprement scientifiques, décrivant notamment des techniques permettant d'augmenter considérablement la netteté des images (et inventent peut-être même le mot de *radiographie*), mais également des articles de vulgarisation et des travaux didactiques. Ils équipent une salle de l'hôpital suburbain, qui va bientôt reprendre son nom traditionnel de Saint Eloi, pratiquant cependant le plus gros de leur activité médicale au laboratoire de Physique de la Faculté de médecine, avant qu'un vrai service de radiologie n'ouvre enfin à Saint Eloi en 1898. Le développement sera rapide, principalement axé sur les lésions osseuses : durant la première année de fonctionnement de ce service hospitalier de plein exercice, 291 malades sont explorés, 571 examens sur 596 portant sur le squelette. Un deuxième service s'ouvre à l'Hôpital général en 1911. Il est dirigé à partir de 1921 par le Dr Louis Parès, qui ouvre aussi une clinique privée de radiodiagnostic et radiothérapie en ville, rue Marceau. Après la fin des fonctions d'Armand Imbert en 1922, c'est Jacques-Louis Pech qui lui succède dans la chaire de Physique médicale, mais qui ne peut guère s'occuper de radiologie, ayant été lui-même un pionnier de la discipline et ayant contracté de ce fait de graves lésions radiques. Au même moment, le chirurgien Emile Forgue ouvre dans les salles militaires de Saint Eloi un embryon de centre anticancéreux. Il y a donc place pour un médecin qui pourrait dynamiser à la fois le radiodiagnostic et les premières applications thérapeutiques des radiations ionisantes : ce sera Paul Lamarque. Celui-ci, girondin d'origine, avait été reçu agrégé de Physique médicale en 1923 et immédiatement affecté à Montpellier. Il obtient en 1933 l'édification de la Clinique Curie, sur un terrain cédé par les Hospices. Il en établit les plans avec minutie. Il est nommé en 1939 directeur du Centre anticancéreux. Quant aux services de radiologie hospitalière, si celui de St Eloi reste implanté sur le site originel, celui de l'Hôpital général migre au rez-de-chaussée de l'Hôpital Saint Charles en 1945. De nouvelles techniques voient alors le jour : tomographie et amplification de brillance notamment.

Mobilisé en 1939, notre jeune radiologue fait la campagne de Dunkerque et est interné brièvement en Angleterre. Il retracera cet épisode dans l'une des communications qu'il fera plus tard à l'Académie. Nommé électroradiologiste des Hôpitaux en 1944, il ajoute à ses titres et fonctions ceux de chef de service de curiethérapie au Centre anticancéreux en 1947, et de chef *des* services de radiologie des Hôpitaux de Montpellier en 1950. Il continue donc à pratiquer simultanément radiodiagnostic et radiothérapie.

Ce n'est qu'en 1953, donc à 46 ans que s'ouvre la voie de l'agrégation, preuve s'il en était besoin que rien ne fut donné qui n'ait été conquis. Titulaire de la chaire de radiologie, Paul Lamarque obtient en 1956 la création d'une chaire de carcinologie. La chaire de radiologie ainsi libérée échoit à Pierre Bétoulières qui va l'occuper jusqu'à son départ à la retraite en 1977, à 70 ans. C'était certes moins tard que Jacques Lordat, parti au siècle

précédent à l'âge de 87 ans, mais plutôt inhabituel aujourd'hui, quoique il y en ait eu un certain nombre d'exemples à cette époque. Ne nous faisons pas d'illusion, cela risque de redevenir la règle pour notre génération ! La chaire d'électro-radiologie, rebaptisée radiodiagnostic sera alors occupée par le son filleul, le Professeur Jean-Louis Lamarque. Plusieurs des élèves directs de Pierre Bétoulières accèderont au professorat dans les années suivant sa retraite : Jean-Paul Sénac, Jean-Michel Bruel, François-Michel Lopez. Avec Jean-Pierre Rouanet de Vigne Lavit, venu de Paris, ils vont, avec le dynamisme de Jean-Louis Lamarque, faire de la radiologie l'une des disciplines phares de la Faculté. Pierre Bétoulières eut sa part dans ce beau résultat.

La retraite qui s'ouvre ne sera pas inactive, nous l'avons vu par exemple au début de ce discours. Elle ne le sera pas davantage au sein de notre Académie, où il avait été élu en 1970 au fauteuil de Louis Rimbaud. L'âge va marquer progressivement ses atteintes par un affaiblissement graduel, émaillé de deux accidents de santé sérieux. Une aggravation brutale et en grande partie inattendue entraîne la fin le 8 avril 2000.

Le moment est venu de tenter de tracer un portrait moral de mon prédécesseur. J'avoue avoir été ravi de trouver à travers les entretiens que j'ai pu avoir avec ses proches, que je remercie de leur aide, la confirmation de ce que j'avais intuitivement senti lors de mes trop brefs contacts avec lui : un homme à la fois présent, disponible, attentif, accessible, ouvert aux autres et simultanément très pudique, défendant jalousement un jardin secret dont il ne laissait la clé à personne. Grand chasseur, il ne recherchait pas tant l'exploit cynégétique que le moyen de libérer l'esprit en occupant le corps. Marié en 1934 à Edith Vinour, alors interne en pharmacie, et récemment décédée, il en eut quatre fils : Alain qui suivra les traces de son père et deviendra radiologue libéral, Jean-François, assureur, qui épousera une fille de Jean Baumel, membre de notre Académie de Jacques, organiste, psychologue, prêtre, qui est actuellement curé de la paroisse Ste Bernadette à Montpellier et enfin Michel, médecin généraliste à Pérols. Il fut en famille ce que je viens d'en dire de façon générale, simple, modeste, disponible et demandeur de présence en retour, à la fois proche et secret. Cette dernière tendance était notamment celle qu'il adopta jusqu'à la fin dans le domaine spirituel. Issu d'un milieu catholique, il restait plus que réservé sur son cheminement intérieur, même avec son fils prêtre. Des phrases fugitives laissent penser que la question fut vécue profondément jusqu'à la fin, mais en un dialogue sans témoin.

On voit que la personnalité de Pierre Bétoulières fut riche, et cependant difficile à cerner. L'œuvre qu'il nous faut envisager maintenant fut aussi multiforme. Louis Dulieu en son ouvrage sur *la médecine à Montpellier*, nous dit que cette carrière fut à dominance hospitalière. Ce n'est pas faux, mais tout n'est sans doute pas si simple, et l'on va voir qu'elle fut bien remplie et complète, car l'homme était passionné par son métier.

On a vu le cadre dans lequel s'est déroulé cette vie professionnelle, à la Faculté, à la tête des services hospitaliers de radiologie et au Centre anticancéreux, sans oublier l'activité libérale. En tant que Chef de service, Pierre Bétoulières eut bien sûr des charges administratives, mais qui sont difficiles à évaluer. Un chef de service en effet n'est pas un monarque absolu, certains diraient : hélas ! Il n'est pas Louis XIV, à qui l'on fait gloire de tout ce qui s'est fait de grand sous son règne, du percement du Canal des deux mers à l'édification de l'Hôtel des Invalides sans oublier naturellement la réalisation la plus glorieuse : la fondation de notre Académie ! L'œuvre hospitalière fut surtout clinique et proche du malade. C'était encore le temps, on l'a vu, où un radiologue pouvait exercer les deux grands aspects de sa discipline : diagnostic et traitement. A voir le relevé des publications, l'activité de diagnostic fut intense, mais elle fut sans doute par nature même peu propice aux rapports humains. Il n'en va pas de même pour la radiothérapie et de nombreux

témoignages qui m'ont été rapportés attestent de la proximité du praticien avec ses malades. L'activité clinique est cependant difficile à décrire en tant que telle, car elle est par nature fugitive, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit pas, dans une vie médicale, l'essentiel.

Les activités pédagogiques laissent plus de traces, sous forme notamment de traités didactiques. Pierre Bétoulières prit une part significative à la rédaction de plusieurs ouvrages qui eurent leur heure de gloire : *Les maladies de l'œsophage* avec le Professeur Terracol, qui avait présidé son jury de thèse, *Les bases physiques et biologiques de la Roentgentherapie* avec Paul Lamarque, *L'ultra-violet, la lumière solaire et artificielle* avec Aimard et Dausset, le *Traité d'électroradiothérapie* de Delherm et Laquerrière, enfin, en 1951.

En ce qui concerne l'aspect proprement scientifique, l'activité de notre « électroradiologiste » prit la forme qui prévalait alors, faite de la publication en français de nombreux cas cliniques, de séries issues d'un seul centre, de rapports dans des congrès nationaux ou régionaux . Cette activité resta intense : si l'on consulte la base internationale *Medline* qui indexe la littérature médicale mondiale en remontant jusqu'au début des années 50, le nom de Pierre Bétoulières apparaît 128 fois, et la dernière mention, un article historique, date de 1993. Ceci mérite quelques brèves réflexions. On a vu il y a un instant que la publication originale de Roentgen fut faite en allemand, devant une société de physique de province qui n'avait certes pas la taille des congrès internationaux ou américains d'aujourd'hui. Il n'empêche : la découverte était confirmée et prolongée dans les semaines qui suivaient et ce dans l'Europe entière. Sans langue commune et sans internet, on avait une rapidité de communication qui ne le cède en rien à ce que l'on observe aujourd'hui, preuve que ce qui compte, plus que la technique, c'est l'attention. Mais revenons à l'œuvre de Pierre Bétoulières. Elle comporte de façon très logique deux volets : radiodiagnostic et radiothérapie. Quel en est l'esprit ? En ce qui concerne le radiodiagnostic, nous y trouvons une place attendue laissée à la technique radiologique, cherchant à créer des contrastes artificiels pour mieux observer les organes. C'est ainsi que seront publiés des travaux sur la tomographie, la cisternographie, les transits opaques (qui figuraient déjà en bonne place dans sa thèse inaugurale), les contrastes gazeux péritonéaux et exo-péritonéaux. D'autres articles portent sur la description d'anomalies radiologiques de tous types, congénitales, traumatiques, infectieuses ou tumorales. Je ne citerai qu'un travail indiscutablement novateur, écrit en collaboration avec le Dr Maleki, futur responsable de la radiologie des hôpitaux de Téhéran portant sur les lésions osseuses de la fièvre de Malte ou mélitococcie. Ce travail fit l'objet d'un rapport à la Journée du Rhumatisme à Montpellier en 1947. Plus de 200 cas étaient étudiés, et les auteurs soulignaient les ressemblances des lésions observées avec celles de l'ostéite tuberculeuse, et notamment l'atteinte vertébrale ou mal de Pott, bien qu'avec un pronostic moins sévère.

Dans le domaine de la radiothérapie, il faut citer la participation de Pierre Bétoulières aux travaux fondamentaux de radiobiologie menés par Paul Lamarque, notamment sur l'action des radiations ionisantes sur l'éclosion des œufs de vers à soie. Dans le registre thérapeutique proprement dit, le traitement de divers types de tumeurs fut étudié au fil du temps : cancers de la lèvre, tumeurs osseuses ou génitales... Une mention spéciale doit être réservée à un travail important, cosigné avec le Professeur Marquès et dont vous comprendrez qu'il me parle particulièrement : le Rapport sur les *leucémies (position actuelle de la radiothérapie)* présenté au Congrès des radiologistes de langue française à Paris en 1949, c'est à dire à une époque où l'on commence à peine à obtenir les premières rémissions complètes dans les leucémies aiguës. Ce rapport reprend ce que l'on savait alors d'un point de vue biologique et clinique. Il passe en revue les différents types de traitement, et en premier lieu les différents protocoles envisageables de radiothérapie, principalement ciblés sur la rate, les os ou les ganglions, mais qui envisage aussi l'irradiation corporelle totale (bien sûr sans pouvoir recourir à la greffe de moelle qui n'existe pas encore). Il détaille bien sûr l'utilisation

de substances radioactives (dont le phosphore 32 alors très en vogue). La chimiothérapie n'est pas oubliée, bien qu'encore embryonnaire et reposant principalement sur l'ypérite nitrée, ni même l'arsenic, qui est redevenu ces dernières années le *nec plus ultra* dans certains cas de leucémies résistantes ! La lecture de ces travaux d'un autre temps est toujours source de méditation voire d'idées originales, lorsqu'on les confronte aux connaissances du jour. Nous allons certes de plus en plus loin dans la spécificité des traitements, nous cherchons et arrivons de mieux en mieux à cibler l'agent thérapeutique sur la seule cellule maligne. Et pourtant des traitements aussi généraux qu'une irradiation de la rate avaient un effet non négligeable dans des maladies pourtant générales par définition telles que les leucémies. C'est une invitation à ne pas voir le fonctionnement de l'organisme de façon trop parcellaire, leçon qui ne manque pas d'actualité.

Le statut hospitalo-universitaire assigne aux enseignants des Facultés de médecine une triple mission : soins, enseignement et recherche. Il en omet hélas une composante : la réflexion sur l'histoire et la philosophie de leur art. Cette quatrième mission, Pierre Bétoulières ne l'a pas négligée. J'ai cité précédemment ses travaux sur les origines de la radiologie à Montpellier, qu'il reprendra dans l'ouvrage collectif *La médecine à Montpellier* coordonné par Louis Dulieu aux éditions Hervas en 1990, et dans le dernier article signé de son nom dans le Journal de Radiologie en 1993. Il sera un membre assidu de la Société montpelliéraine d'histoire de la médecine, et communiquera en notre Académie sur l'histoire de la médecine chinoise ou des réflexions sur la peur contemporaine vis à vis des radiations. J'aimerais signaler en passant, dans ce registre historique, un petit article pittoresque, cosigné avec Alain Bétoulières dans le numéro de *Monspeliensis Hippocrates* de mars 1959. Il s'intitule : *Quelques documents (chaussures et radiographies) datant de 1905, concernant les déformation provoquées des pieds chez les chinoises*. Les auteurs ont pu étudier les clichés ramenés de Chine en 1905 (donc encore sous la dynastie mandchoue) par un médecin militaire, le médecin colonel Jules Mas. Ils démontrent que l'effet de ce traitement barbare consiste en une flexion forcée médiotarsienne avec atrophie secondaire du squelette distal. Le calcaneum bascule à la verticale : il n'est pas atrophié comme on aurait pu le penser. Ce travail de paléopathologie, qui met les ressources de la médecine contemporaine au service de l'histoire, a un intérêt documentaire certain, car reposant sur des documents tout à fait exceptionnels, et que l'on n'obtiendra plus, fort heureusement pour les chinoises !

Pierre Bétoulières a donc rempli pleinement sa quadruple mission, d'une manière qui en fait un représentant éminent de l'Ecole de Montpellier de son temps. Réfléchir quelques instants à ce concept d'Ecole de médecine me paraît donc faire partie intégrante de l'hommage que j'entends rendre à sa mémoire.

Au siècle où les images, les sons, l'argent même, font le tour de la planète en quelques fractions de seconde, comment ne pas penser que nous allons vers une uniformisation croissante ? Certains ont prophétisé la fin de l'histoire, dans la disparition de toute singularité. L'actualité semble pourtant nous démontrer tout le contraire : jamais les antagonismes potentiellement ou réellement destructeurs n'ont été aussi forts. Comment alors ne pas interroger ceux qui ont particulièrement réfléchi à cette dualité particulier/universel ? Je pense notamment en notre temps à Jean-Paul II, et à l'insistance qu'il a mise à défendre le droit à l'enracinement et à la culture, garant d'une insertion réussie dans l'humanité par le dialogue. Mais cette complémentarité de l'identité et de l'universalité se retrouve dans bien d'autres auteurs de jadis : n'est-elle pas présente, sous des formes diverses, dans la théorie des climats de Montesquieu, dans la doctrine des tempéraments du vitalisme barthésien, dans les réflexions sur les lois constitutives de la société et leurs inflexions selon les peuples qui sont le soubassement de l'œuvre d'un autre philosophe, rouergat celui-là, si peu et si mal compris

et qui nous est cher, Monsieur le Président, je veux dire de Louis de Bonald, et de bien d'autres encore ?

Ce qui caractérise chaque homme, tant d'un point de vue biologique que philosophique c'est qu'il est une personne, c'est à dire une singularité absolue. C'est là sa dignité. Celle-ci cependant ne peut se révéler à elle-même et se développer que dans l'échange avec autrui. Cet échange se fait naturellement au travers de structures intermédiaires, dont Bonald a bien souligné la similitude profonde : la famille et la patrie ou, pour employer un langage plus technique, la société domestique et la société politique.

Cette dualité particulier/universel se retrouve dans les activités humaines, et tout particulièrement dans le domaine de la connaissance ou plutôt des connaissances. Celles-ci sont en effet multiples, et définies par leur objet, comme les pays le sont par la géographie. Elles ont droit elles aussi à la reconnaissance de leur autonomie et ont le devoir de collaborer entre elles pour se féconder mutuellement. Ceci est notamment le cas de la médecine. Son objet, c'est l'Homme, dans sa dimension vivante globale. Elle a à le connaître en s'aidant des autres sciences, mais sans se laisser absorber par elles. La physique et la chimie lui donnent des moyens puissants de diagnostic et de traitement, la vie professionnelle de Pierre Bétoulières nous le rappelait à l'instant, et ceci est encore bien plus vrai aujourd'hui. Que deviendrait-elle cependant, si elle se réduisait à ces moyens ?

Si ceux qui s'occupent de l'Homme corporel ont en quelque sorte pour patrie l'art médical autonome, les Ecoles médicales peuvent être considérées comme leur famille, familles diverses dans leur ancienneté et dans leurs titres de gloire. Comme toute famille, elles sont ou devraient être des lieux d'éducation et de convivialité, des lieux de contact entre les générations, mais aussi des lieux de liberté et d'épanouissement. Quand ce dernier est bien au rendez-vous, quoi d'étonnant à ce que l'on défende un « esprit de famille », fait de valeurs d'autant plus rayonnantes qu'elles sont personnellement vécues ? Quelle chance avons-nous alors, médecins montpelliérains, d'appartenir à une famille qui, comme celle de la malade du Dr Knock « remonte aux Croisades...sans interruption » ! Sous la frivolité de la formule se cache en fait une grande vérité : noblesse oblige. Oui, l'Ecole de médecine de Montpellier a encore à parler à la médecine d'aujourd'hui, à incarner les valeurs qu'elle a exprimées sous des formes diverses au cours des temps, de l'apparente bouffonnerie rabelaisienne au vitalisme de Barthez ou de Joseph Grasset, elle a encore à défendre la science et le service de l'Homme global, dans sa dimension physique, psychique et dans ses relations au milieu matériel mais également spirituel.

Ces valeurs, Pierre Bétoulières les a vécues pleinement au sein de l'Ecole, comme au sein de notre Académie. Celle-ci n'est-elle pas aussi une famille, qui a ses titres de noblesse et qui s'est maintes et maintes fois alliée à la famille médicale montpelliéraine au cours des âges ? Comme il a vécu ces valeurs, mon prédécesseur en a espéré la pérennité. J'évoquais au début de ce discours une ébauche de transmission de flambeau. Celle-ci semble s'accomplir dans la cérémonie d'aujourd'hui, mais ne l'oublions pas : chacun est un maillon d'une longue chaîne. Puisse celle-ci se dérouler encore longtemps !